

Dielle Auby: Brumes sur le détroit

Toute la mer était devenue un détroit.

Toute la mer ne servait plus qu'à séparer ses rives. Toute la mer était devenue un fossé et le sable du fond n'était là que pour recueillir ceux qui étaient tombés des barques. Tous les navires étaient malvenus. Et malvenus leurs passagers, entassés et tremblants. Toute la mer, toute l'eau de cette mer, était faite des larmes de ceux qui l'avaient traversée. Les larmes de ceux qui avec le vieillard étaient montés à la guerre des autres et les larmes de ceux qui en étaient revenus vieillards, meurtris, pleurant ceux des leurs qui n'étaient pas revenus, les larmes de ceux qui étaient partis, enrôlés pour les chantiers, les mines, dans le fer, là-haut, les larmes des pieds-noirs, des petits blancs, nés malgré eux de ce côté du monde et forcés de quitter une terre natale devenue terre étrangère pour rejoindre la terre étrangère dont ils étaient les ressortissants, les larmes des harkis, étrangers des deux mondes, les larmes de ceux qui devaient choisir, les larmes de ceux qui n'auront plus à le faire, les larmes de ceux qui, contents de l'avoir fait, s'en reviennent vieillards et ne retrouvent rien, les larmes de ceux qui partent à reculons, reviennent à reculons, qui vont toujours à reculons, où qu'ils soient, où qu'ils aillent, les larmes de ceux qui gardent leurs pays et leur maison devant les yeux mais ne parviennent plus à y entrer vraiment, les larmes de ceux qui ont oublié leur pays, leur maison, les larmes de ceux qui n'en ont jamais eu, qui ont toujours couru vers autre chose et ne peuvent plus reculer. Toute la mer en était pleine. Toute la mer était devenue un détroit.

Chanson d'exil de l'Amoureuse.

Ton corps est mon pays. Le pays où je m'en retourne. Quand je commence à te le dire, tout est confus, pompeux. Je voudrais parler simplement. Ton corps est mon pays. Je crois l'avoir compris. Tout est passé, rompu, c'est une histoire ancienne. Je voudrais retrouver le chemin. Il fait nuit, il fait jour. Il y a les saisons, les orages, les fruits. Des hauteurs, les montagnes. La terre qui lève et s'endort. C'est une histoire ancienne. Elle revient. C'est le matin, le vent pique. C'est autrefois, c'est maintenant. Toujours plus près. Le temps se dore. Cours autant qu'il faudra. Mais quand tu auras couru ce qu'il fallait que tu courses en ce monde, alors ferme les yeux. Garde-les fermés un moment. Tourne la tête à droite, tourne la tête à gauche. Et cherche autour de toi l'endroit où tu pourras te reposer. Je t'y rejoindrai, je t'y attendrai, j'y suis déjà, je vais le trouver et nous nous y reposerons ensemble. N'oublie pas, tout le temps que tu cours, n'oublie pas que je t'attendrai.

Ton corps est mon pays. Et je chantais l'amour de loin. Le loin de l'amour que je chante est tellement loin, plus loin. Il est dans les années mortes. La mer qui me sépare de lui est plus grande que le détroit, plus grande que toutes les mers du monde, plus grande que toutes les eaux réunies pour recouvrir la terre. Personne ne peut la franchir. Sauf le désir et la pensée, sauf le pont des mots, des sons, des souffles et des histoires, l'appel des histoires impérieuses qui cherchent et trouvent enfin une bouche, une terre, une voix.